

Nuit blanche, magazine littéraire

Des essais qui réduisent le déficit des idées

Laurent Laplante

Romans de l'identité : la nouvelle génération
Numéro 53, septembre–octobre–novembre 1993

URI : id.erudit.org/iderudit/21496ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN 0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laplante, L. (1993). Des essais qui réduisent le déficit des idées. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (53), 42–43.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

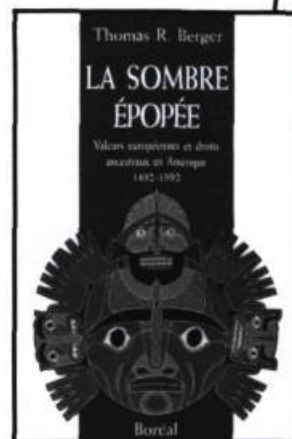
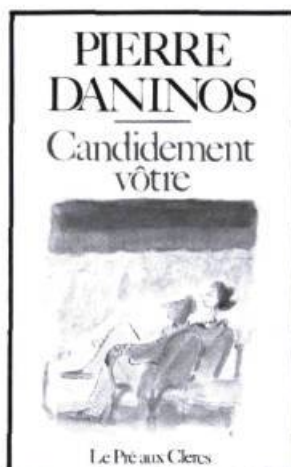
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Des essais qui réduisent le

Désaffection des populations, cynisme des analystes, dérive vers l'information-spectacle, perte de crédibilité des élus, désengagement des pouvoirs publics, on n'en finit plus d'énumérer les maux qui minent aujourd'hui ce que les anciens Romains nommaient, de façon prématurément holistique, «la chose publique». Beaucoup d'essais paraissent, néanmoins, qui révèlent chez leurs auteurs, d'une part, un admirable entêtement à ne pas jeter l'éponge et, d'autre part, une lucidité reconfortante. Dans plusieurs cas, l'essai cesse d'ailleurs d'être un simple... essai et devient une réussite.

Pierre Daninos, en ajoutant *Candidement vôtre*¹ à une liste déjà fort longue d'observations et de récits, met en scène un fils de maharajah chargé d'une mission universitaire pas plus folle que bien d'autres: décrire «le plus occidental des peuples européens». L'auteur, sur le ton faussement léger qui le caractérise et de façon aussi surannée que d'habitude, en profite pour moquer les travers français sans pourtant s'appesantir. Attendons peu de neuf d'une veine qui s'est (presque) épuisée à noircir les «carnets du major Thompson». Tout au plus quelques fines notations que Pierre Daninos déprécie lui-même en les noyant dans un surplus de calembours et de pirouettes linguistiques.

Membre de la tribu des Basars, Togolais de fond en comble, Kofi Yamgnane² décrit lui aussi la société européenne. Il le fait, toutefois, depuis un point d'observation étranger tangible, aussi tangible que celui de Dani-



nos était fictif, et en investissant dans ses propos autant de sérieux et de sincérité que de saveur et de naïveté délabérée.

Le témoignage de Kofi Yamgnane est, à dire vrai, irremplaçable. Enfant de la brousse africaine, il s'instruit grâce à des concours de circonstance dont il ne s'attribue pas le mérite. Devenu ingénieur, d'autres convergences fortuites le rattachent au monde européen. Dès lors, tout se précipite. L'auteur, Togolais noir, marie une Bretonne, aussi blanche que tous les habitants de son village. Un moment plus tard, le voilà maire, porté par un électorat à 100 % blanc. Il n'en faut pas davantage pour que Paris le convertisse en Secrétaire d'État à l'Intégration. Un tel cheminement, sans doute unique, donne à Kofi Yamgnane le droit de dire à l'Occident ce qu'un Africain noir attend de l'opulence blanche et ce qu'il offre. S'il y a surprise, c'est de voir cet Africain s'imposer plus de devoirs qu'il ne réclame de droits.

La revendication devient plus abrupte quand elle est entonnée par les autochtones des Amériques et lorsqu'un éminent juriste blanc s'en fait le porte-parole. Dans *La sombre épopée*³, Thomas R. Berger, ancien juge de la Cour suprême de la Colombie-Britannique, n'hésite guère, en effet, à regrouper en un unique faisceau de honteuses arrogances l'ensemble des attitudes européennes à l'égard des autochtones des Amériques. Hommes d'Église, commerçants ou mandataires des rois, les Européens du XV^e siècle ont ceci en commun qu'ils s'arrogent

tous le droit de décider à la place des autochtones, de les expédier au ciel prématurément ou de brimer leur liberté de circulation jusqu'à les enfermer dans des réserves. Tout cela, parce que les Européens ont l'assurance d'une religion plus vraie, d'un développement socio-économique plus avancé, d'un mandat divin plus explicite.

L'œuvre de Thomas R. Berger, comme celle, gigantesque, de Bruce Trigger, présente le rare mérite de mettre face à face non plus quelques marins malouins et l'estuaire du Saint-Laurent, mais toute l'Europe et l'ensemble des Amériques. Quand s'affrontent deux mondes et que le moins peuplé, c'est-à-dire l'Europe, réduit l'autre à l'inexistence et à l'esclavage, il y a, en effet, «sombre épopée».

De l'épopée aux visions de Roger Garaudy, il n'y a pas changement de ton. Tout au plus y a-t-il, entre la «sombre épopée» de Berger et l'actuel Garaudy, la même marge qu'entre le Roger Garaudy qui lançait en 1979 son *Appel aux vivants* et celui qui signe aujourd'hui *Les fossoyeurs*⁴: non pas une moindre générosité dans le propos, mais une plus nette tendance à la généralisation et une propension moindre à la démonstration rigoureuse. Roger Garaudy, qui aura eu l'immense mérite de critiquer la «langue de bois» communiste avant que cette audace ne devienne une mode et qui tente depuis des décennies de multiplier les passerelles entre le christianisme, le judaïsme et la foi musulmane, se satisfait ici trop vo-

déficit des idées



lontiers, en effet, d'un appel global à la reconversion économique et politique. Malheureusement, au moment où le goût nous viendrait de le suivre dans cette croisade plus pacifique et morale que celles d'autrefois, surgissent des raccourcis, des schématisations, des anathèmes abusifs et caricaturaux. Une très compréhensible impatience se substitue, hélas! à l'efficacité de la preuve.

Avec Étienne Balibar⁵, on demeure sur le terrain moral avec tout ce que cela implique d'examen de conscience, de débats idéologiques, de retours aux fondements de la vie politique et sociale. Surtout quand on a, comme Étienne Balibar, le cœur nettement à gauche, tous les efforts tendent, en effet, à repousser le plus loin possible «les frontières de la démocratie». D'où l'obligation de sentir d'avance le retour en force du racisme, de le détecter même dans ses avancées modestes et sous ses déguisements les plus déroutants, d'admettre qu'un passé colonial prédispose tragiquement à voir des races inférieures même à l'intérieur du territoire national. «[...] on commence à comprendre, écrit Balibar, à la fois que le racisme en Europe a des racines et des bases très profondes, *permanentes*, et qu'il faut une conjoncture tout à fait singulière pour qu'il redevienne un phénomène *politique* [...]»

Il faut, affirme l'auteur, sentir la fragilité et l'imprécision des droits démocratiques. Comme il faut se rendre sensible aux différences entre ci-

toyenneté et nationalité, sous peine de ne pas voir les frustrations de l'immigré. Cette lucidité et ce courage sont d'autant plus indispensables, estime Étienne Balibar, que s'est effondré un régime communiste qui, sans lui-même y répondre de façon satisfaisante, perpétuait du moins certaines questions et leur aura d'inquiétude.

Jean-Marie Domenach⁶ aussi aborde la vie sociale et politique sous l'angle de la morale. Non qu'il veuille pontifier à partir de verdicts assurés, mais parce que les situations concrètes exigent plus que jamais des réflexions morales. Plus que jamais? Oui, dit l'auteur, qui rejoint ainsi Étienne Balibar, parce que les balises qu'offraient la morale socialiste et l'autorité de droite ne font plus partie du décor.

Jean-Marie Domenach convainc aisément quand il décrit le choix moral comme celui d'une conscience ou quand il rejette l'hypothèse de réponses morales «évidentes et faciles». Ses exemples ne manquent d'ailleurs pas de mordant: «Si vous saviez qu'une bombe va être posée devant une école, refuseriez-vous d'employer la question [la torture] pour extirper des informations?» En revanche, il ne persuade qu'à demi quand, après s'être incliné devant les exigences de la conscience et avoir *relativisé* beaucoup des impératifs moraux, il plaide longuement contre l'avortement ou conclut au caractère universel et exportable du christianisme...

Le projet d'une «morale sans moralisme» n'est ainsi qu'imparfaitement réalisé. Sans doute l'aurait-il été davantage si l'auteur s'en était tenu à

son plaidoyer articulé, pénétrant et adulte en faveur d'un réveil des consciences. Étonnamment, c'est en se portant — comme il estimait devoir le faire — vers des situations concrètes que le «regard moral» de Jean-Marie Domenach a été tout à coup attiré par le dogmatisme.

*L'intellectuel américain*⁷, le plus court et le moins récent de tous ces essais, mérite néanmoins les plus vifs éloges. Le texte de Ralph Waldo Emerson, certes, vieillit admirablement, au point que les propos tenus à Cambridge en 1837 proposent toujours avec la même puissance un attirant modèle de vie intellectuelle en terre d'Amérique. Peut-être cependant la dégustation de cet admirable morceau nous comblerait-elle moins totalement si elle ne nous était offerte avec autant de doigté et de compétence par Sylvie Chaput.

Tout, en effet, dans le travail de Sylvie Chaput, concourt à notre compréhension et à notre plaisir. Nous savons ce qui se produisait à travers le monde littéraire et philosophique au moment de l'éclosion d'Emerson. Nous découvrons avec ébahissement les ramifications de son extraordinaire influence. Nous percevons mieux, grâce à des notes intelligentes et pourtant prudentes, ce qu'entendait évoquer Emerson devant son auditoire. Réussite totale que celle-là. Quand, en effet, l'analyse littéraire et philosophique rapproche aussi efficacement l'auteur et ses publics, le texte et ses lecteurs, elle est, au sens le plus fort du terme, médiation.

Bouclons la boucle. Oui, nous sommes souvent en déficit de compréhension et de courage face aux défis que lance notre temps. Non, le livre n'a pas abdiqué. ■

par Laurent Laplante

1. *Candide* votre, par Pierre Daninos, Le Pré aux Clercs, 1992, 165 p.; 33,95 \$.

2. *Droits, devoirs et crocodile*, par Kofi Yamgnane, «Aider la vie», Robert Laffont, 1992, 236 p.; 24,95 \$.

3. *La sombre épopée, Valeurs européennes et droits ancestraux en Amérique, 1492-1992*, par Thomas R. Berger, trad. de l'anglais par Marie-Cécile Brasseur, Boréal, 1993, 234 p.; 22,95 \$.

4. *Les fossoyeurs, Un nouvel appel aux vivants*, par Roger Garaudy, «Batailles», L'Archipel, 1992, 262 p.; 34,95 \$.

5. *Les frontières de la démocratie*, par Étienne Balibar, «Cahiers libres / essais», La Découverte, 1992, 268 p.; 39,95 \$.

6. *Une morale sans moralisme*, par Jean-Marie Domenach, Flammarion, 1992, 265 p.; 38,50 \$.

7. *L'intellectuel américain*, par Ralph Waldo Emerson, trad., préface, notes et bibliographie de Sylvie Chaput, «Le Lieu du Loup», Le Loup de Gouttière, 1992, 110 p.; 12 \$.